



SEMINAIRE ANTHROPOLOGIQUE

**La santé de la femme et de  
l'enfant**

Karnataka (Inde)  
14 au 27 octobre 2007

Questions et Impressions : Luc Beaumadier

Un très court préambule pour dire  
que dans ces textes tout est subjectif !

## Odanadi

La rencontre avec les gens d'Odanadi a été un moment très marquant de ce voyage. Mon premier, et très grand étonnement fut celui-ci : voilà deux hommes qui s'impliquent complètement au coeur d'une question sociale qui intéresse le moins les hommes, du moins publiquement et sous cet angle humaniste, et même pas toujours les féministes : la prostitution.

Ils semblent y consacrer toute leur vie. Je me suis demandé ce qui leur reste comme espace pour une vie personnelle, leur propre vie affective. Voyagent-ils parfois (comme nous justement), ont-ils des enfants, prennent-ils des vacances, ou d'autres loisirs ?

Mais c'est peut-être une question stupide d'occidental, imprégné totalement par une culture où l'industrie des loisirs est prépondérante et où l'individualisme domine.

Ils nous ont parlé sans émotion, sans colère, sans violence, avec patience et sourire de leur longue et complexe expérience. De leur combat contre les préjugés sociaux, la passivité de la société, passivité voire complicité silencieuse, y compris des autorités. De comment ils ont fait bouger les policiers, les juges et même les médecins.

De leur combat aussi contre le banditisme du trafic humain et du proxénétisme.

Leur calme est exemplaire, car on entend l'immensité des difficultés qu'ils ont eu à affronter.

Ils posent aussi de fortes questions économiques, comme celle de la rentabilité de leur travail dans le monde actuel.

En tous cas, ils posent des questions fondamentales pour l'évolution de tout être humain et de sa place au sein de la société. C'est-à-dire l'importance de la confiance en soi, du respect de soi et des autres, de l'éducation qui fait la différence, nous ont-ils dit, du minimum économique nécessaire pour être autonome.

---

## L'hôpital Tata

En écoutant le Dr Sarma, le service proposé dans son hôpital est très bon. Vaste panel de prestations, y compris une bonne ambulance et un bâtiment de kinésithérapie bien dimensionné.

Il nous a reçus de façon très agréable, ce qui est déjà en soi positif, il ne semble pas vouloir dissimuler quelque chose. Il a beaucoup tenu à ce qu'on visite son propre bureau.

Nous ne pouvons pas véritablement évaluer en une visite d'environ 2 heures la réalité de ce qu'il dit.

Cependant s'il nous le dit, ça veut au moins dire qu'il a conscience qu'il faut réaliser ce qu'il dit. Ce qui est déjà intéressant.

Cet hôpital semble cumuler les fonctions de soins, de prévention, et aussi de médecine professionnelle.

En fait les questions que je me pose sont sur ce que l'on peut retirer de ce genre de visite. Ce qui est objectif est ce que l'on a vu : les salles, le matériel disponible. Cela existe, et l'on peut penser que s'il le montre, c'est que c'est utilisable.

Ce qui demande analyse est ce qu'il a dit.

Il y a ce qu'il ne dit pas. Ceci est vrai dans toute rencontre, dans tout entretien. Là je ne sais pas, je ne sens pas ce qu'il aurait pu vouloir éviter. Je n'ai pas perçu d'attitude d'évitement dans son expression.

Il y a ce qu'il se sent obligé de dire, ce que la société Tata attend peut-être qu'il dise à des étrangers. Faut-il qu'il donne une bonne image de l'entreprise ? Sur ce plan, c'est vrai que cet hôpital au milieu des plantations semble correct, et ce qu'il annonce est intéressant. Ceci dit, ce n'est pas forcément uniquement de la langue de bois. Quoiqu'il ne dise pas tout, il a parlé de problèmes avec les fondateurs américains, mais n'a pas été plus loin. Il n'en savait pas beaucoup plus ? Il est assez jeune – la quarantaine – et n'a vraisemblablement pas connu cet épisode. Il ne veut pas parler sans certitudes. Ou il ne veut pas fâcher les Américains, comment nous positionne-t-il par rapport à eux ? Ou pense-t-il que ce n'est pas intéressant ?

Il y a ce qu'il a envie de dire, et je pense qu'il était sincèrement content de nous recevoir, il a pris du temps un jour de fête, a pris le temps de nous faire visiter, et puis de nous réunir dans une salle pour discuter. C'est plutôt nous, tenus par la suite de notre programme, qui avons terminé l'entretien. Il a accepté volontiers le jeu des questions-réponses, a répondu sans contrariété visible, avec affabilité. Il a même répondu à notre invitation de venir le lendemain soir, avec femme et enfants, regarder le spectacle prévu pour nous. Il est resté discuter un long moment après la fin du spectacle.

En comparaison avec ce que je connais dans ma région, j'ai pensé à la médecine des Houillères, la médecine des mines comme on dit chez moi dans le Nord.

Bien avant la création de la Sécurité Sociale et la nationalisation des mines de charbon à la fin de la deuxième guerre mondiale, le patronat minier avait institué des caisses de secours, qui étaient en fait des caisses d'assurance maladie, qui embauchaient des médecins, salariés, avec une structure développée de centres de santé locaux avec médecins généralistes et aussi tout un système de centres spécialisés avec plateaux techniques bien développés. Chaque employé des Houillères était soigné totalement gratuitement. Bien avant le reste de la population française. Ce système semblait parfait. Il avait cependant quelques limites. Le non-choix du médecin y compris le généraliste. Donc si le médecin est assez peu consciencieux, si l'on ne s'entend pas avec lui, il faut continuer de le voir, ou payer pour se faire soigner ailleurs, chez un libéral. A l'inverse, le médecin doit recevoir des gens avec qui il ne sent pas à l'aise. Et subir toutes sortes de pressions de patients qui, comme tout est gratuit, comprennent parfois très mal un refus de prescription. Un système permettait cependant à la population de faire changer le médecin s'il y avait trop de mécontents. A Anegundi, le jeune médecin-chef nous a dit que la population a un certain pouvoir sur la nomination des médecins. Un jour, un médecin du Douaisis, qui avait exercé

la médecine des mines par choix philosophique, puis l'avait quittée devant la lourdeur du système m'a dit : « dans cette structure, il suffit de bien soigner les ingénieurs et les cadres pour être bien vu de sa hiérarchie... ». Voilà de retour la discrimination sociale dans un système qui visait à la réduire.

Je me souviens des heures de discussion, lorsque nous étions étudiants à Lille, entre ceux qui trouvaient génial de pouvoir soigner les gens gratuitement, de pouvoir exercer comme salarié sans avoir à faire de clientélisme, en balayant d'un revers de mains les arguments des autres qui critiquaient le manque de liberté du choix, en argumentant que la probité et la conscience professionnelle du médecin minier, qui avait fait ce choix social par conviction, devaient empêcher toutes les distorsions dénoncées par les autres.

Un autre problème est la dépendance de l'expertise médicale vis-à-vis de l'employeur. Les mineurs sont très souvent atteints de silicose. Qui donne droit à une reconnaissance comme maladie professionnelle avec une pension. La clef de ceci est le pourcentage reconnu médicalement de silicose. Pourcentage décidé par le médecin minier, salarié de la caisse de secours minier, financée par les Houillères. Donc les mineurs pensaient que le médecin subissait des pressions de son employeur pour minorer le taux de silicose.

Après avoir écouté le Dr Sarma, tout ceci m'est revenu en tête. Non pas pour dire que ce système de soins est mauvais. Il est positif que cette population rurale ait accès à ce système de soins, qui est probablement un luxe comparé à d'autres régions rurales du monde. Mais je crois qu'il est toujours intéressant de réfléchir aux limites d'un système.

---

## Anegundi

Cette description de la prise en charge progressive des femmes par elles-mêmes, de leur montée en puissance est remarquable, et semble se faire cependant dans la douceur.

La concurrence le matin entre le muezzin et les chants hindous sont sans doute un peu inquiétants. Quoique, quand on connaît l'histoire des massacres épouvantables inter-religieux au moment de l'indépendance de l'Inde et de la partition avec le Pakistan, on se dit que ça reste très pacifique. Mais est-ce que ça le restera ?

Je ne sais pas si la Française rencontrée ici qui semble avoir la soixantaine a été mariée ni à qui, je n'ai pas su non plus ce qui l'avait amené ici. Je ne sais pas non plus de quoi elle vivait.

Il y avait aussi une Belge plus jeune, mais qui semblait ne pas vouloir s'installer.

## Le café et l'écologie

Il se peut que ce que j'écris ici soit tout à fait stupide, mais il m'a semblé que la culture du café est plutôt écologique.

En effet cultiver dans la forêt sous les arbres a le grand avantage de ne pas abattre la forêt.

Enfin pour être critique, je me pose cette question : est-ce que cette culture du café est vraiment meilleure pour le niveau de vie de la population ? Comparée à celle du riz ou d'autres plantes vivrières. Le planteur nous a dit que le prix auquel il vendait était totalement dépendant du marché mondial. On comprend là qu'il ne maîtrise rien au niveau de ses recettes. Et si le café ne se vend plus ou à un prix trop bas, l'argent ne rentre plus. Car à quoi sert le café : biologiquement à rien, zéro calories, c'est peut-être même un peu toxique. Donc dans une situation de crise économique internationale par exemple, on peut penser que les consommateurs de café réduiront l'achat de café avant d'autres produits plus immédiatement nécessaires. Si l'on plantait quelque chose qui serve à nourrir la population locale, ne serait-ce pas plus utile ?

---

## L'alcoolisme

On nous a parlé plusieurs fois de l'alcoolisme.

Cette Française à Anegundi nous l'a dit très spontanément, sans que nous la sollicitions, elle nous a même parlé de l'alcoolisme des femmes qu'elle évalue comme pas rare.

Le médecin du centre de santé en a parlé aussi, comme un fléau considérable.

## Les Gipsys

Lors de notre discussion du soir, après la visite aux alentours d'Anegundi, et la rencontre rapide avec les Gipsys, nous avons discuté de ce que nous avons vu et négligé de voir dans ce village.

Nous avons constaté que notre regard a été aimanté par cette femme qui en quelques minutes est venue nous montrer ce qui semblait être une tenue d'apparat qu'elle a revêtue rapidement après nous avoir vus. Nous sommes sans doute passés à côté de beaucoup d'autres choses donc. Mais est-ce qu'il pouvait en être autrement quand plus de 20 personnes « tombent » d'un autobus en 5 minutes ? Avions-nous le temps de nous disperser pour aller voir un peu plus autour ? C'est sans doute une limite du déplacement en groupe.

---

## La photo et le voyage

La prise de photo correspond à plusieurs ressorts.

Chez la majorité, il s'agit de garder une trace des événements vécus par nous. C'est la photo souvenir. L'exemple type est la photo de mariage. Citons aussi la photo des bébés, la photo des fêtes de famille. Surtout les fêtes, il me semble qu'on photographie beaucoup moins les enterrements.

La photo de voyage a souvent ce simple rôle. D'ailleurs, observez bien les preneurs de vue : je viens d'écrire « vécus par nous ». Sur le lieu d'un monument célèbre, certains essaient de photographier le monument, avec le bon cadrage, la bonne exposition à la lumière. Mais la plupart se photographient eux-mêmes devant le monument, même en contre-jour, comme pour prouver qu'ils y étaient bien, se le prouver à soi, ou aux autres ? A qui montrent-ils la photo ensuite ? Sans doute à la famille proche, aux amis. Je crois que certains les rangent dans des albums, mais que deviennent réellement ces photos ?

Lorsque les appareils compacts électroniques sont apparus, ceci a énormément facilité la prise de vue, mais sans avoir alors à réfléchir ni à la lumière, ou savoir ce qu'est la profondeur de champ, et malheureusement la qualité en a beaucoup pâti.

De mon point de vue, l'arrivée du numérique, qui permet de photographier tout le temps sans que ça ne coûte, diminue encore la qualité des images. Tout est automatique, c'est gratuit, on photographie tout le temps, mais pour quel résultat ? Avec quel regard ? Avec quelle réflexion ?

Une extension de cet aspect souvenir est la photo qu'on donne, qu'on envoie. On a quitté sa région d'origine, et on veut montrer le bébé à la grand-mère, elle recevra la photo et la mettra sur son buffet. C'est une façon de garder le lien affectif à distance. De ce point de vue, l'arrivée d'Internet justifie la photo numérique.

Quelques photographes (amateurs ou professionnels) tentent de façonner des images de qualité. Ils connaissent la technique, ont souvent du matériel assez élaboré, mais il faut encore avoir la bonne inspiration et un certain sens artistique. Ce qui à mes yeux prédomine sur la qualité du matériel. Ils savent faire d'excellents images souvenir, on les sollicite dans les grandes occasions. Le reportage de mariage est la situation la plus classique où ils exercent leur talent.

Mais quand on ne leur demande rien, pourquoi photographient-ils ? Quels sont leurs ressorts psychologiques ? Besoin d'arrêter le temps, de rester enfants, de conjurer l'oubli ? L'espoir de revivre un jour le passé ? Quelle est la part narcissique ? Espèrent-ils passer à la postérité comme Doisneau ? Gagner de l'argent un jour avec leurs images ?

Prennent-ils du temps pour revoir ces photos, quand ? Font-ils partager leur ressenti devant ces images, ou les lieux qui sont photographiés, immortalisés dit-on ?

La photo a aussi un rôle de publication. Etre publié dans Paris-Match ou dans Geo ne vise pas le même public, le preneur d'images n'a pas visité les mêmes lieux, mais la démarche sous-jacente est la même : montrer à un public ce que l'on a vu, faire partager une information, un voyeurisme ou une émotion. Et parallèlement espérer en gagner sa vie.

Avec Internet, maintenant tout le monde ou presque peut faire un site personnel et y mettre des illustrations. C'est une autre forme de publication. Là aussi malheureusement la médiocrité l'emporte largement sur la qualité. Les images sont souvent petites, trop compressées. Quand on visite ces sites, c'est presque toujours un album de famille d'une grande platitude, parfois un récit de voyage, avec des images mal éclairées, mal cadrées, parfois floues... Pourquoi ces gens mettent-ils tant d'entrain à montrer au monde entier ce que peut-être ils ne montreraient pas à leur voisin ? Quelles sont leurs raisons ? Leurs désirs ?

Cela dit, peut-être qu'un anthropologue sud-africain pourrait trouver un intérêt à observer en « direct » quelques centaines de familles d'Europe de l'ouest, décrites par elles-mêmes.

Il y a parfois une raison de communication, faire connaître à ses proches par le coeur, mais éloignés par la géographie, ce que l'on est en train de vivre.

Quoique, la perle rare existe, on puisse trouver un excellent site personnel, avec de très belles photos, par quelqu'un qui réfléchit avant de publier. Il le fait gratuitement, pour la beauté du geste, et avant Internet, il est vraisemblable qu'aucune revue n'aurait accepté de publier ses images et son reportage.

Plus intéressant : l'aspect enseignement. En médecine, que serait l'enseignement de la dermatologie sans images ?

Je vois aussi dans la photo un aspect historique. Prendre un cliché de la rue où on habite n'a strictement aucun intérêt. On la connaît, on y passe tous les jours, on connaît les voisins, leurs voitures, leurs maisons. C'est le niveau zéro de la photo. Aujourd'hui.

Mais dans trente ans, est-ce que la rue sera semblable ? Qu'est-ce qui aura changé, voire sera méconnaissable. Qui ne ressent rien devant les vieilles cartes postales des lieux que l'on connaît ?

Le problème de la photo historique, c'est qu'on en découvre l'intérêt que bien plus tard. Donc que photographier sous cet angle ?

Si on pousse le raisonnement jusqu'au bout, n'importe quelle photo peut devenir historique. Ceci justifie peut-être l'attitude de ceux qui mitraillent tout et n'importe quoi.

Ici se pose la question de la conservation des images. Que fait-on de nos photos ? Comment les range-t-on ? Les protège-t-on de la dégradation du temps ? Avec l'inflation du numérique, s'ajoute la labilité des supports et des formats ? Avec la photo couleur existait déjà la question de la tenue des pigments dans le temps.

Enfin, même si lors d'un voyage, beaucoup photographient, certains ne tirent aucun, ou quasi aucun cliché. Quelles sont leurs raisons ? Attendent-ils les photos des autres ? Quel est leur regard sur les gens les événements les objets, écoutent-ils plus ? Ecrivent-ils plus ?

A ce propos, Daniel, après la lecture de ces lignes, m'a dit que la photo peut également devenir support d'écriture. Je le ressens, une photo permet de préciser une description, ou stimule l'imagination qui aboutira à écrire une histoire, dont la situation dépeinte sur la photo sera le déclic.

Ces questions me sont venues à l'esprit après une discussion lors de notre voyage en Inde, où certains se posaient la question de l'indécence ou de l'irrespect qu'il peut y avoir à photographier des gens sans savoir vraiment s'ils sont d'accord. Notons que la photographie de lieux, monuments ou paysages ne semble pas poser question.

Notre guide indien Dev a répondu que ce n'était qu'une question d'occidental, qui n'était pas importante. D'ailleurs lui-même photographiait beaucoup avec un superbe reflex, mais c'est son pays. Notre jeune guide Viru à Anegundi photographiait et filmait tout, et quasi tout le temps, nous y compris. Moi, ça ne m'a pas gêné. Mais suis-je objectif ?

En Inde les enfants sont très souvent demandeurs d'être photographiés, et très contents de se voir sur l'écran de l'appareil numérique. Et aussi certains adultes. J'ai observé que nous avons beaucoup photographié lors de ce voyage, notre guide indien donc plus que tout autre. Je n'ai jamais vu de réaction négative vis à vis de ce déferlement d'objectifs, de la part des Indiens. Mais je ne sais pas ce qu'ils en pensaient en leur for intérieur.

En fait je n'ai pas de conclusions, je perçois que le respect est important, que c'est bien de rechercher au moins implicitement par un regard ou une attitude le consentement de celui qu'on va photographier. Sans oublier le côté public, et le côté privé de la vie. Je veux dire que dans un contexte privé, il faut sans doute éviter de photographier des gens sans être certain de leur accord. Tout ceci pose à nouveau la question du devenir des images que l'on a enregistrées. S'il s'agit de compléter la photothèque personnelle, il y a peu de limites. Mais si l'on envisage de publier, les limites doivent être plus haut placées. En France, nous avons d'ailleurs des lois qui protègent l'image privée des gens.

Deux suggestions finales : avant de presser sur le déclencheur, posons-nous la question du devenir de ces images et d'autre part de ce que nous ne voyons pas, ne ressentons pas, ou du contact qui ne se crée pas, tout occupés que nous sommes à tirer le « meilleur cliché ». Est-on vraiment présent si l'on se cache derrière son objectif ?

## Le centre de santé d'Anegundi

Ce centre est assez grand, offre une palette de services assez large, il semble cependant plus limité sur la pédiatrie qui est prise en charge ailleurs dès que c'est un peu complexe.

Il est vrai qu'il a en charge une population nombreuse.

Sa place au centre du village est intéressante.

Le médecin chef a vraiment cherché le contact, car au bout d'un moment de discussion avec nous, il a commencé à nous renvoyer des questions, et nous a demandé comment nous travaillons chez nous en France, ce que nous traitons comme pathologies.

Il a une équipe nombreuse autour de lui. En effet nous avons croisé une dizaine de personnes dans ce centre, sans avoir forcément le temps de comprendre à chaque fois qui faisait quoi.

La voix des habitants du village sur la durée de la carrière locale du médecin est à relever. C'est donc un système médical, non libéral administré par l'état, mais où l'avis de la population est prise en compte.

L'intégration des pratiques ancestrales, comme la culture des plantes médicinales, et la connaissance de la médecine ayurvédique, est à noter. Pas d'opposition entre les pratiques, au contraire. Il est probable que ça facilite le contact et la confiance entre ce médecin et la population.

Me viennent à l'esprit maintenant d'autres questions que je n'ai pas posées.

En effet j'imagine qu'ici comme chez nous celui qui peut faire des études médicales est souvent un fils de famille riche, habitué à un certain niveau de vie, à un contact avec sa classe sociale. Quel est le décalage avec une population rurale pauvre ? Cependant devant l'abondance des tâches, son rôle n'est-il pas plus technique que relationnel ? L'éducation sanitaire, l'explication détaillée de la façon de suivre le traitement n'est-elle pas faite surtout par les autres personnels du centre ?

Quelle est sa vie personnelle ici, loin d'un grand centre, qu'il connaît puisqu'il y a fait ses études ? Quels sont ses loisirs (en a-t-il le temps ?).

Quelle langue parle-t-il avec les gens ? Dans ce pays où les langues sont si nombreuses. J'aurais dû poser aussi cette question au Dr Sarma, car je crois avoir compris qu'en Assam et au Courgh, la langue est différente, puisqu'il y a un dialecte spécifique du Coorgh.

## La corruption

Plusieurs fois, au retour de ces voyages en Inde, on m'a posé la question de la corruption. Quelques interlocuteurs locaux, sans responsabilités officielles, lors de conversations à bâtons rompus, nous ont fait part d'une corruption fréquente chez les politiciens; je n'ai aucun moyen d'en juger.

Mais au quotidien, dans la rue, les hôtels, les lieux touristiques, les trains, ou lors des contrôles aux aéroports, je n'ai rien constaté.

On a même un sentiment de liberté quasi totale. On ne nous a jamais empêché d'aller quelque part, on ne nous contrôle pas dans les rues, l'accueil est très souvent chaleureux.

---

## L'influence du voyage sur la pratique de soin

Le voyage permet de voir, entendre, sentir (avec le nez, comme avec le mental). Ca réveille nos sens, pousse à ne pas avoir peur des émotions. Ce qui est différent stimule les sens. Des sens en éveil faciliteront la relation clinique et humaine.

Le voyage réveille l'esprit si on accepte un minimum de déstabilisation, parfois même plus que ce qu'on avait prévu ou imaginé. Plus on est loin et dans un contexte différent, plus on perd nos propres repères, mais alors il y a une chance qu'il y ait de la place pour d'autres ressentis, qui peut-être réactiveront l'ancienne capacité enfantine de voir et ressentir sans tout un bagage culturel et éducatif qui ferait écran.

Le voyage bouscule nos certitudes. Imprévus, temps non respecté, avec perturbations pour les activités envisagées. Logement plus précaire que ce qui est espéré. Réactions surprenantes à notre égard de certaines personnes. Aliments, goûts et odeurs inconnus. Voire risques de santé ou d'accident.

Comment réagissons-nous à ces déstabilisations, quels mécanismes d'adaptation développons-nous ? Mécanismes de protection avec fermeture vraisemblablement, mais aussi – espérons-le – mécanismes d'ouverture.

Comment retrouver ces mécanismes pour accompagner au plus près nos patients, mieux les comprendre, et aussi nous protéger sans nous mettre en position de risque inutile ?

Est-ce que ça développe nos capacités d'improvisation positive ? Est-ce que ceci favorise le travail de consultation ?

Prendre le temps d'observer avant même de comprendre, ne pas se lancer dans l'interprétation immédiate. La différence plus importante nous pousse moins à interpréter immédiatement, ou carrément ne nous le permet pas, puisque nos clefs habituelles sont

prises en défaut. Ceci donc favorise l'observation pure.

Attention donc aux erreurs d'interprétation.

Un exemple. En Inde, la swastika est très présente. On nous a expliqué qu'il s'agit d'un symbole religieux. Les nazis ont détourné ce signe pour en faire la croix gammée. Le risque de confusion pour nous est majeur, pourtant ça n'a rien à voir sur le plan symbolique.

Approfondir l'information après le voyage, chercher de l'information fiable sur le pays, les traditions, la culture, le mode de vie, l'économie. Ce que l'on a vu sur place a besoin d'être approfondi, et le fait d'avoir vu permet aussi de juger de la qualité des documents qu'on découvre au retour. Lire avant le voyage, c'est bien, mais être sans référence locale ou point de repères rend plus délicat l'évaluation de l'ouvrage qu'on parcourt. Tout ceci aide donc à repenser la qualité des documents écrits, la validité de leurs sources, la rigueur de l'auteur. Je pense tout particulièrement à la question que je me pose souvent en lisant un article : qui est l'auteur, son histoire, ses croyances, qu'a-t-il vu et vécu avant d'écrire son texte; en un mot sait-il de quoi il parle ? La confrontation avec la réalité lointaine stimule notre esprit critique envers ce que nous lisons, démasque les théories hasardeuses, peu élaborées, voire franchement fumeuses.

La connaissance théorique acquise par la lecture, les cours, est-elle un frein ou une ouverture vis-à-vis de la découverte concrète de terrain ? Certains pensent tout savoir parce qu'ils ont lu beaucoup, vu tous les documentaires, écouté tous les bons professeurs. D'autres pensent que seule l'exploration concrète du terrain a de la valeur, que la théorie c'est pour les salons.

Je préfère en fait la synthèse des 2 points de vue. Lire ce qu'ont écrit d'autres est important, on ne peut pas tout voir ni tout vérifier seul. Mais l'expérience de terrain est indispensable pour garder l'esprit critique éveillé.

En fait, que ce soit en voyage ou avec nos patients, il s'agit d'essayer de comprendre ce que nous ne comprenons pas. Par la pratique et la théorie de façon concomitante.

Sur un autre plan, de retour dans nos cabinets, le voyage peut nous inciter à voir celui qui nous ressemble, semble proche, comme vraiment un autre. Est-il proche ou différent, en quoi les différences sont utiles à connaître ? Est-ce que ces différences sont utiles à la pratique des soins ?

Le voyage éveille (réveille) les sens, stimule à rester tous les sens en éveil avec le patient. Avec tous les patients, celui qui est étranger, différent naturellement. Mais il devrait aussi nous stimuler dans la relation avec le proche, en se posant la question, par rapport à moi, nous ici, qu'a-t-il « d'étranger » ? Quelle question vais-je oublier de me poser, de lui poser, qu'est-ce que je n'observerai pas, parce que ça me paraît si familier et évident que je l'oublie ou ne le vois plus ?

Et donc comment communiquer, échanger, se comprendre, malgré, ou grâce, aux différences ?

Le temps qu'il fait, qu'il fera.

Lorsque les conditions de vie sont précaires, le climat tropical, la nature n'est pas maîtrisée.

L'environnement redevient une donnée fondamentale. Pour les déplacements en particulier. En quoi cette donnée souvent oubliée chez nous influence nos perceptions lors du voyage ? Est-ce que nos patients sont influencés par l'environnement ? les agriculteurs oui, mais les autres ? Selon leur mode de vie, leur mental ? Le temps gris, le temps clair, la nuit, le jour.

Le temps qui passe.

Lorsque les routes sont mauvaises, les moyens de transport spartiates, le temps n'a pas la même mesure.

L'organisation sociale est différente. Le respect de l'horaire, du temps annoncé n'est pas appréhendé de la même façon.

Il y a des imprévus, des rencontres fortuites.

La liberté d'esprit, la faible contrainte du temps facilite l'échange et la rencontre. Mais peut en faire complètement rater d'autres.

Chez nous, où tout est minuté, précis, comment laisser « le temps au temps », permettre à l'imprévu de surgir ?

Tous les patients n'ont pas les mêmes rythmes, parlent vite, ou ne parlent pas, ou après un temps de palabre qui semble vide.

Comment s'adapter au temps des gens, dans notre système français de prix unique de la consultation ?

Le voyage, c'est fondamentalement la rencontre de la différence, plus accentuée, plus distante. Je pense que si on n'accepte pas la différence, mieux vaut éviter de voyager. Mais si on l'accepte, alors il se peut que l'esprit s'ouvre, s'étonne, entende, enregistre, capte autrement.

Pouvons-nous garder cette façon différente d'observer de retour auprès de nos patients ?

Comme à Aneundi, passer quelques nuits un peu en dehors du groupe chez une dame qui loue un petit logement dans sa maison nous rapproche du mode de vie local, permet un meilleur échange avec cette femme, même si ce fut court, et très contrasté puisque nous venions d'une chambre d'hôtel d'excellente qualité à Hassan.

---

## Questions sur le voyage anthropologique

D'abord un peu de provocation. Peut-on à 25 et en moins de 2 semaines faire vraiment de l'anthropologie, où n'est-ce qu'une initiation ?

Des rencontres avec des responsables prévues à l'avance, est-ce vraiment de l'anthropologie ?

Le mieux est de vivre chez l'habitant, on ne fait pas la même observation dans un hôtel, dans un home-stay ou dans une guest-house. L'hôtel est sans doute plus distancié de la vie

locale, mais y travaille tout un personnel modeste avec qui on peut un minimum au moins chercher le contact.

Ce qui est facile et immédiat : la rue, les lieux de commerce, les transports en commun.  
Ce qui est le plus difficile : la vie privée des gens, les maisons, les écoles, l'intérieur des hôpitaux (et les prisons ?).

Les lieux touristiques peuvent paraître superficiels. Mais les sites archéologiques, les monuments historiques, les lieux sacrés parlent de l'histoire et de la culture du pays. S'ils sont fréquentés, c'est une occasion de rencontre avec des gens qui s'intéressent à leur pays, sont dans un état d'esprit de découverte, et ont parfois le temps nécessaire à la discussion.

Le tourisme attire les marchands, mais l'économie est une des bases de la vie. Observer les marchands, regarder ce que les gens achètent, se laisser prendre au jeu du discours du vendeur sont autant d'occasion d'approcher des gens qui vivent dans le pays que l'on visite. Les lieux commerciaux plus classiques, marchés, petites boutiques et grands magasins sont autant de facettes d'un pays. On peut voir ce qui se vend, quelle clientèle fréquente le commerce, discuter avec un vendeur ou un client. Mais ces lieux sont avant tout guidés par l'intérêt immédiat du commerçant, comment percevoir au-delà les informations que ça apporte sur la société locale ? Pour ma part, ce que l'on vend, et comment on le vend parle de la culture d'une société.

Observer, est-ce intrusif, voyeur ?

Ecouter est le plus facile. C'est souvent très discret, par exemple dans une file d'attente, dans un autobus. Tout dépend si nous sommes reconnus comme étranger par les gens autour, et s'ils sont habitués ou pas à voir des étrangers. De ce point de vue c'est très différent dans une grande ville et en campagne.

Le fait de regarder modifie-t-il ce que nous voyons ? Je pense que oui, l'observé se présente sous un jour qu'il choisit pour nous, en fonction de ce qu'il pense que nous attendons au moins en partie.

Comment regarder sans déranger ? Regarder jusqu'où sans déranger, faut-il oser déranger ?

Se laisser porter par le contact s'il est recherché par l'autre (comme en improvisation théâtrale), mais quelle est la motivation de l'autre qui cherche le contact ? Plaisir de la rencontre, intérêt commercial, recherche d'informations, besoin de se valoriser par un contact ?

Une indienne rencontrée peu après le retour du Karnataka m'a expliqué que les Indiens sont très curieux de l'étranger.

En voyageant on peut parfois aboutir à de l'auto-anthropologie. Voir les autres Occidentaux est parfois surprenant. Le baba-cool blanc et blond est fréquent à Hampi. Je n'ai pas cherché à savoir de quelle nationalité. S'ils ont approfondi la connaissance de la civilisation où nous voyageons, ils peuvent être des passerelles, mais tout dépend de leurs motivations. Une rencontre avec un vrai anthropologue scientifique est passionnante, ceci dit que nous apporterait-il de plus qu'un scientifique du pays ? Si c'est quelqu'un dont les motivations sont plus psychothérapeutiques (qui pense que le « bain » dans une civilisation orientale le guérira d'une souffrance), ça m'intéresse moins.

On peut nous inclure dans cette interrogation. Pourquoi sommes-nous (chacun individuellement) allés dans ces voyages ? Quelle dynamique se crée dans le groupe en voyage ? A la fois comme phénomène d'identification collective, ce qui est rassurant, mais aussi pesant selon les moments ou les individus. Pourquoi en arrivant à Anegundi, après des heures dans le car, où pour tuer le temps nous avons essayé d'apprendre un peu d'anglais et chanté, quelques-uns ont entamé la Marseillaise ? Je n'ai pas bien compris. Il y a tant à voir en regardant le long des routes. A la décharge de mes amis, je dois préciser qu'en arrivant la nuit était tombée depuis un moment.

Par contre un échange riche au sein du groupe est passionnant, chacun ne vit pas les mêmes situations au même moment, la mise en commun de ces informations enrichit le bagage de chacun.

Cette question du voyeurisme est importante pour le médecin, en effet dans notre pratique nous avons la vue et le contact y compris intime du corps des gens.

Je sais depuis longtemps que le rapport au corps varie selon les cultures. Les Allemands n'hésitent pas à se mettre tout nu sur une plage, et même dans un bassin public en ville l'été. A l'opposé les Marocains, femmes et hommes, sont très pudiques même avec le médecin. Ceci varie aussi selon l'histoire des gens, leur éducation et d'éventuels événements traumatisants.

En Inde, il n'est pas exceptionnel que quelqu'un défèque dans la rue. Je sais que c'est lié à la pauvreté, au manque de logement et de latrines. J'ai beaucoup de difficultés à accepter que ce pourrait être culturel. En tous cas à côté du problème de l'hygiène, ça pose aussi la question de ce qu'on montre de soi, de son corps et comme image de soi aux autres.

Après l'observation vient le questionnement. Pour comprendre les gens, une société, nous avons envie de poser des questions, nous savons bien que c'est nécessaire, personne ne nous dira tout, l'interlocuteur ne sait pas forcément ce que nous désirons découvrir. L'échange de questions est indispensable à la meilleure connaissance de l'autre, je pense que c'est mieux cependant s'il y a échange, pour que ça ne soit pas à sens unique.

Mais comment le faire, nous médecins qui en posons à longueur de journée. Tout en répondant à celles des patients.

Lors des études de médecine, on nous apprend qu'il faut tout savoir, conduire des « interrogatoires policiers ». On comprend bien que l'oubli d'un élément important peut faire errer longtemps un diagnostic.

Mais qu'en est-il du respect des gens, du droit à l'oubli, autrement dit faut-il réveiller ce qui fait mal ? Est-ce que le réveiller permettra de le guérir ?

La recherche du contact avec l'étranger lors des voyages peut nous apprendre ce respect, cette écoute, nous aider à trouver le ton juste des interrogations qui permet l'échange de qualité.

En gardant à l'esprit que la rencontre en voyage est un échange entre les gens sur place et nous qui sommes venus ici. C'est-à-dire que nous sommes les demandeurs. L'information cherchée est a priori pour notre profit.

Tandis qu'en consultation, nous sommes au service du patient. C'est le contraire. Quand il s'intéresse à nous personnellement, c'est en général pour se rassurer lui, pour savoir si nous sommes bien (en bon état de marche si j'ose dire) pour bien nous occuper de lui.